

"Manus Dei"

L'amour à l'épreuve du duel



Roman
de
Mary Cousin



Du même auteur :

Ma Terre Natale

EXTRAIT

"Manus Dei"

L'Amour à l'épreuve du Duel

La lame s'aiguise par le fer
La plume par le Verbe.
J'ai taillé la mienne au fil de l'épée
Du Seigneur de Carrouges
Afin de réhabiliter la mémoire
De ce valeureux chevalier
Perdu dans la grande histoire,
Car pour vaincre l'oubli
La plume est plus puissante que l'épée
Et bien plus commode pour écrire

Mary Cousin

Les rois de France

Louis VI le gros ♥ Adelaïde de Savoie

* 1081 + 1137

Aliénor d'Aquitaine ♥ **Louis VII** ♥ Adèle de Champagne

* 1120 + 1180

Philippe II Auguste ♥ Isabelle du Hainaut

* 1166 + 1223

Louis VIII ♥ Blanche de Castille

* 1187 + 1226

St Louis IX ♥ Marguerite de Provence

* 1214 + 1270

Philippe III le Hardi ♥ Isabelle d'Aragon

* 1246 + 1285

Jeanne de Navarre ♥ **Philippe le Bel** & (Charles de Valois)
* 1268 + 1314 1270

♥ Marguerite de Sicile

Louis X le Hutin & **Philippe V le Long** & **Charles IV le Bel**
* 1289 + 1316 * 1293 + 1322 * 1294 + 1328

Charles II d'Alençon & **Philippe VI De Valois** ♥ Jeanne de Bourgogne
* 1293 + 1350

Jean le Bon ♥ Bonne du Luxembourg
* 1319 + 1364

Charles V ♥ Jeanne de Bourbon
* 1338 + 1380

(Louis d'Orléans) & **Charles VI** ♥ Isabeau de Bavière
* 1368 + 1422

(Charles d'Orléans) **Charles VII** ♥ Marie d'Anjou
* 1403 + 1461

& (Jean D'Angoulême) **Louis XI** ♥ Charlotte de Savoie
* 1423 + 1483

Louis XII d'Orléans **Charles VIII** ♥ Anne de Bretagne * 1470 + 1498 **Louis XII** * 1462 + 1515

(Charles d'Angoulême) ▼ **François Ier** ♥ Claude de France

Préface

Il faut tout le talent de Mary COUSIN pour nous conter – au fil de l'épée – l'histoire des Seigneurs de Carrouges, depuis ROLLON, ce chef viking dont on ne connaît pas la date de naissance, mais dont on a situé la mort vers 932. On ne sait pas grand-chose de ce 1^{er} Duc normand à qui Charles III le Simple accorda une partie de la Neustrie, l'un des royaumes de la France mérovingienne constitué lors du partage de 561 au profit de Chilpéric Ier.

La Neustrie comprenait les pays situés entre Loire, Bretagne, Manche et Meuse et fut en rivalité avec l'Austrasie. Pépin de Herstal fit l'unité des deux royaumes. Mais revenons à Rollon. Il reçut donc la Neustrie qui, déjà occupée par les Normands, prit le nom de Normandie au traité de Saint-Clair-sur-Epte en 911.

Née tout près de ce château de Carrouges, demeure des Seigneurs du même nom, Mary COUSIN manifeste son attachement à cette partie de la Normandie en nous contant l'histoire de ces seigneurs dont on commence à avoir des traces sérieuses depuis le 13^e siècle avec Jehan Ier de Carrouges.

C'est en suivant sa descendance que l'on rencontre des chevaliers, capitaines, chambellans, croisés de tous grades, mais tous de haute naissance légitimes ou bâtards, avec des incursions en Angleterre, par conquêtes ou alliances...

L'idée de raccrocher tous ces personnages autour d'une épée est tout simplement géniale et du coup, nous fait guerroyer aux côtés des grands de l'époque, puisque cette belle histoire s'étend jusqu'à Jeanne La Pucelle, au milieu du 15^e siècle.

Roman historique ou histoire romancée ?

Il n'est pas nécessaire de dénommer cette narration aussi précise que romanesque. Il suffit de se laisser mener tout au long de ces cinq siècles d'histoire dans l'Histoire.

L'écriture est simple et rend la lecture aisée, l'histoire est prenante et vous tient en haleine de la première à la dernière ligne.

Mary COUSIN ajoute à son talent d'écriture celui du dessin, le lecteur en jugera dans cet ouvrage.

Géhelle de Lignières

Mercredi 2 mai 2007

I
9 Novembre 1357
Jehan (Jean) le jeune a 11 ans

I^{ère} Partie
L'épée de Petit Jehan

– Hâtez-vous, fils ! J'ai fait mander à Gautier d'apprêter nos chevaux. Nous allons au devant de nos gens qui tardent à nous rapporter le bois de chauffe pour l'hiver. En chemin, nous nous arrêterons au hameau de l'Augrumière et nous en profiterons pour prendre des victuailles. Vous ne saviez point, fils, mais demain nous festoyerons en votre honneur !

Tout en parlant, mon père me pressait en descendant avec vacarme l'escalier du donjon. Gauthier, son écuyer, l'avait aidé à enfiler son haubert* par-dessus lequel il portait son surcot* de gueule*, proprement la teinte du fond de son écu. La couleur faisait ressortir les reflets auburn de sa barbe et de sa belle chevelure ondulée qu'il s'appliquait à maintenir bien taillée.

– Passons prier quelques instants dans la chapelle, mon fils, et pour votre gouverne, retenez que ce doit être le premier acte d'un chevalier avant tout agissement ou tout décidement*.

– Je sais, Père, Frère Isaac me l'a enseigné.

La chapelle Saint Jacques, dont parlait mon père, était à vingt pas à peine en contrebas du donjon, adossée à la muraille, tout près de la grande porte. Frère Isaac Geslin y venait officier, à l'occasion, quand il devait

m'instruire des choses de la religion. D'ailleurs il y restait souvent des lustres à discourir avec l'oncle Guillaume.

Mon oncle l'appréciait beaucoup. C'est sans doute parce qu'à l'origine, lui aussi était destiné à servir l'Eglise. La mort de son père survenue voilà plus de dix ans, avait contrarié sa vocation. Moi, je n'étais point encore né à cette époque là, mais il m'a raconté que mon grand-père était tombé au côté de son seigneur lige, le comte Charles II d'Alençon, à la bataille de Crécy, sous les flèches meurtrières des archers du roy d'Angleterre (*Edouard III*). Notre valeureux comte d'Alençon, qui commandait l'avant garde de l'armée de son frère le roy Philippe (*VI de Valois*), y périt lui aussi, criblé de flèches, avec moult* autres nobles chevaliers à son service.

J'avais entendu Frère Isaac dire à mon oncle que cette guerre était le fait de la malédiction faite à Philippe le Bel, sur le bûcher, par le grand maître des templiers « Jacques de Molay ». Pour preuve, après le décès annoncé par celui-ci du pape et du roy l'année suivante, les trois fils de ce dernier étaient morts les uns après les autres, encore jeunes et sans héritier mâle. Par conséquent, Edouard (*III*), en tant que petit-fils de Philippe le Bel par sa mère Isabelle, avait réclamé le trône de France à Philippe (*VI de Valois*) qui n'en était que le neveu.

Quoi qu'il en soit, au décès de grand-père, mon père venait tout juste de passer en majorité et comme aîné il héritait des terres, des charges et des armes de Carrouges. L'année d'après, la terrible épidémie de peste noire leur enleva, à lui et à oncle Guillaume, leur mère et quatre de leurs frères et sœurs. Et, comme me l'avait fait remarquer frère Isaac, si mon père eut la responsabilité d'élever ses deux plus jeunes sœurs orphelines, ce fut bien souvent mon oncle qui assuma cette tâche pendant ses absences chevaleresques.

En attendant, arrivés devant la chapelle, Père en poussa nerveusement la petite porte finement sculptée.

Il n'appréciait point trop mes références à frère Isaac. Sa grande érudition l'agaçait.

Au travers des vitraux ornant les fenêtres cintrées, la clarté diffuse et multicolore des rayons du soleil se jouait des effluves d'encens et prêtait au recueillement.

– Agenouillez-vous ici ! dit mon père en m’indiquant le prie-Dieu proche du sien, et voyons ce que frère Isaac sait des règles de la chevalerie ! ajouta-t-il, goguenard. Allons fils, citez m’en les principales !

Je prenais place et réfléchissais avant de réciter d’un trait, en fixant le crucifix sur l’autel :

- « Etre chrétien, prier Dieu et s’en remettre à lui »
- « Protéger l’Eglise »
- « Respecter les faibles et en être le défenseur »
- « Livrer une guerre sans merci contre les infidèles »
- « Etre le champion du droit et du bien contre l’injustice et le mal ».

N’ayant point ànonné, je me tournais fièrement vers mon père.

– C’est bien, fils, mais vous ne m’en avez cité que la moitié ! Je reconnais bien là les préceptes de frère Isaac ! Seulement c’est tout juste suffisant pour être servant d’Eglise mais point pour devenir chevalier !

Et mon père de reprendre solennellement :

- « Un chevalier ne doit oncques* reculer devant l’ennemi »
- « Il doit aimer son pays natal et en servir son seigneur »
- « S’acquitter de ses devoirs féodaux s’ils ne sont point contraires aux

lois de Dieu »

- « Ni mentir ni trahir la parole donnée »
- « Et être courtois et faire preuve de largesse ».

– Voilà, fils, il y en a dix, « de règles », conclut fièrement mon père, tout comme les commandements de l’Eglise, et vous devez les connaître toutes. En attendant, Petit Jehan, priez et remettez votre âme à Dieu !

Je restais un long moment silencieux en tentant de prier mais la dernière règle énoncée par mon père trottait dans ma tête et empêchait mon recueillement.

Comme mon père se relevait en se signant, je l’imitai. Nous sortîmes religieusement de la chapelle.

Au-delà de la grande porte, dans la basse cour, Gautier nous attendait déjà avec nos montures, en compagnie d’une douzaine de gens d’armes parmi lesquels mon oncle Guillaume et deux écuyers de bonne lignée : Thomas Paynel, le neveu du seigneur d’Hambye, et son ami Jehan Pantouf, tous deux courtisant les jeunes sœurs de Père. Avant de les leur promettre

en épousailles, taquin, il disait vouloir s'assurer de leur qualité de gentilhomme.

Avant de les rejoindre, j'osais interroger mon père :

– Père, c'est quoi être courtois ?

– Ah, ah ! La courtoisie, mon fils, c'est comment dire... l'ensemble des qualités qui font la noblesse d'un chevalier, y compris le service auprès des dames. Mais vous n'êtes point encore en âge de saisir la portée de cette règle. En attendant, fils, allez ! En selle ! – jeta-t-il, tout en me hissant avec amusement sur la jument que son écuyer m'avait approchée : « rejoignez les autres pendant que je laisse mes ordres à la garnison ».

Je donnais un léger coup de talon sur les flancs de ma monture. Elle se cabra nerveusement en hennissant avant de trotter pour rejoindre le groupe sur la place du Crochet (*marché*). Quelques curieux sortirent des échoppes et des huttes entourant la place au centre de laquelle gargouillait la fontaine.

Guillomin, l'apprenti du maréchal ferrant, m'aperçu et accouru vers moi :

– P'tit Jehan, tu vas où ? T'avais dit qu'on jouerait 'core aux ch'valiers d'la tab'e ronde, tantôt !

– Je sais bien, Guillomin, mais mon père s'inquiète de ne point voir revenir Maître Delahaye le bûcheron et son équipe. Il dit qu'avec toutes les compagnies de routiers, d'Anglais et de Navarrais qui pillent nos contrées depuis la cuisante défaite de Poitiers l'an dernier, il est préférable de s'assurer qu'ils ne sont point tombés dans une embuscade.

– C'est point une raison pour que t'aïlles avec eux !

– Pardon, Guillomin, mais j'ai 9 ans aujourd'hui, je deviens apprenti.

– Toi, l'fils du Seigneur, apprenti bûcheron ! Tu m'prends pour un bourriquot !

– Non, je vais devenir apprenti chevalier, conclusais-je fièrement alors que mon père arrivait derrière moi :

– C'est ça, c'est ça, « Mon Sieur l'apprenti chevalier » ! En attendant venez chevaucher à mon côté, et que je n'ai point à regretter de vous avoir emmené !

Je m'exécutais alors que s'approchaient les badauds pour saluer leur Seigneur.

Après s'être disposée en deux rangées derrière nous, la troupe enjamba les écoulements des riaux* aux eaux malodorantes qui traversaient la basse cour, puis elle longea la fortification en direction de la porte de Saint-Martin. En nous voyant avancer, le sénéchal de la Motte-Fouquet donna ordre aux gardes de faire manoeuvrer la poulie pour remonter la herse et baisser le pont levis.

– Sénéchal, je vous confie la forteresse pendant mon absence, dit mon père. J'ai toute confiance en vous, mais je vous recommande d'avoir l'œil sur vos gardes pour maintenir le châtel en état de défense jusqu'à notre retour.

– Seigneur Jehan, partez tranquille ! Je vous promets de ne point faillir à ma charge.

Nous contournâmes le fort et prîmes la direction du Bois-de-Monthard, en empruntant la sente ombragée des Buttes. Nous en émergeâmes au calvaire d'où l'on dominait toute notre campagne normande, flamboyante sous le doux soleil de cet après-midi d'automne.

Mon père ralentit l'allure et balaya les alentours du regard comme pour s'emplir le cœur de cette infinie beauté. Je crois qu'il se réjouissait que ce fût son fief. A dextre*, on apercevait le clocher de notre paroisse de Sainte-Marguerite et je devinais au loin celui de Sainte-Marie-la-Robert.

C'était sur les terres de ce village, au Mesnil-du-Buisson, que nous attendaient ma mère « dame Nicolette », ma sœur aînée Jehanne, la cadette Agnès et mon frère puiné Robert ainsi que mes deux tantes Guillemette et Isabelle, qui, elles, s'y languissaient de leurs prétendants. Il faut dire que ma mère se plaisait bien au manoir qu'elle nommait coutumièrement « le Logis ».

– Elle n'affectionnait point la vie dans l'austère donjon venteux et humide du châtel de Carrouges, même s'il était fortifié et bien gardé.

– Ils sont bien en sécurité là-bas ! affirma mon père comme s'il avait deviné mes pensées. Qui ne connaît point l'endroit ne le trouve !

Rêveusement, je portais les yeux bien plus loin à l'Est, par dessus les collines proches du Mesnil du Scelleur, pour deviner les tours et le donjon de la belle cité d'Argentan.

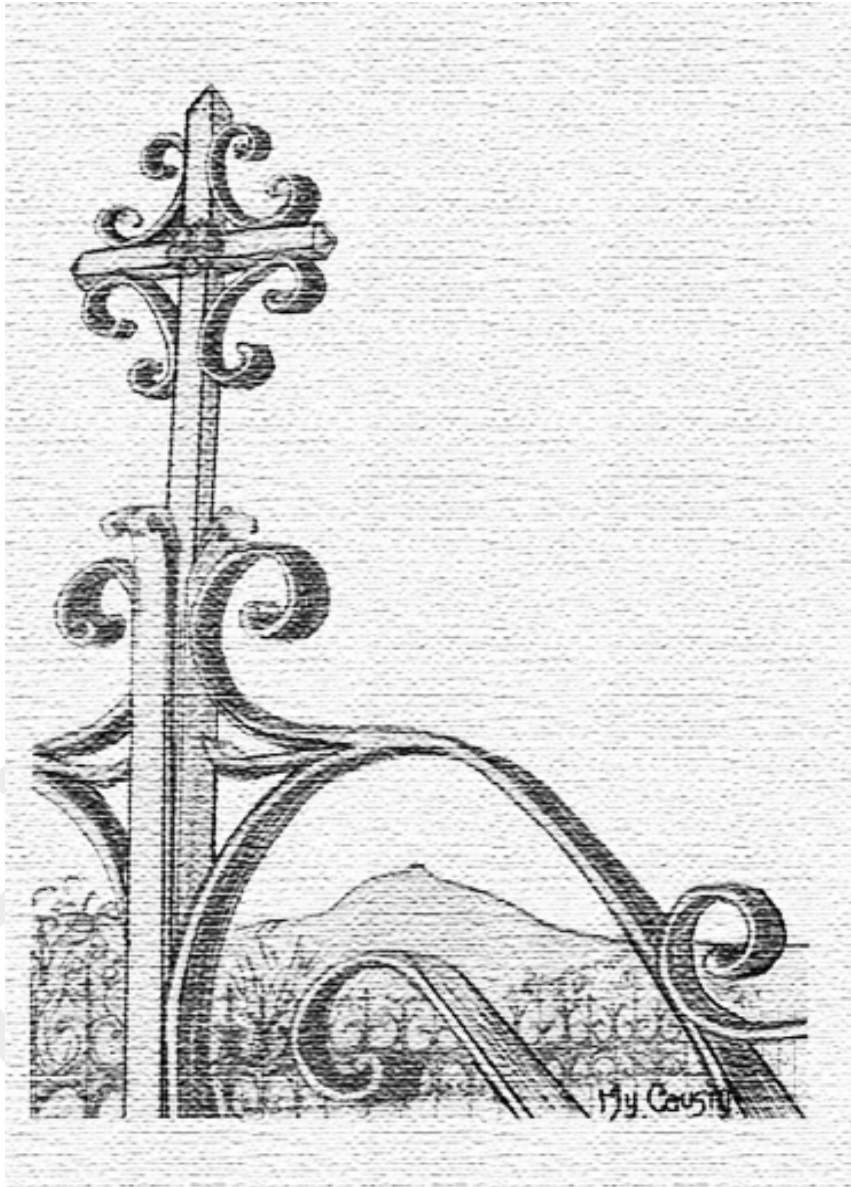
A l'Ouest, la Butte Chaumont fermait le passage depuis Alençon.

Mon Père disait qu'en venant de cette cité, sa forme faisait penser à un téton de jouvencelle s'étirant langoureusement sous le doux soleil automnal.

Non loin de là surgissaient les collines de Pail qui se prélassaient sur vingt lieues jusqu'à Mortain. Ce rempart naturel allait se perdre derrière l'éminence toute proche du bois de Monthard qui narguait notre donjon du châtel du haut des grands foutiaux*.).



Ste Marguerite de Carrouges



La Butte Chaumont

C'était sur l'autre versant, dans le bois d'Yeaux, que se trouvait l'ermitage de Blancfit où Maître Delahaye devait être allé bûcher (*couper du bois*).

– Holà ! Petit Jehan, comptez-vous prendre racine ici ! ironisa oncle Guillaume en me rejoignant. Voyez, votre père et sa troupe ont déjà atteint le hameau de l'Augrumière. Hâtons-nous de les rejoindre, mon neveu, avant qu'il ne s'alarme.

En arrivant sur place, nous trouvâmes dame Delahaye disposée sur un tabouret près de l'enclos aux cochons, auréolée de duvets neigeux arrachés au pauvre canard gisant au creux de sa robe de chanvre.

Père s'enquêrait de suite auprès d'elle, du retard de son époux. Sans cesser de déplumer sa volaille, elle releva nerveusement le nez de son ouvrage et bougonna qu'elle ne comprenait point pourquoi mon père s'inquiétait, vu la grande quantité de bois qu'il avait demandée à son homme de rapporter :

– Seigneur, sauf vot'respect, vous savez bin que d'puis la peste noiëre, c'est point aisé d'trouver manœuvriers ! Même que l'patron il a dû emmener nos marmots pour grossir l'équipe et moië j'dois tirer mes vaches toute seule durant c'temps là !

Vu le ton furibond de la fermière, mon père s'arqua sur ses étriers, faisant faire une embardée à son destrier.

– Tout doux, tout doux Perceval !... Je vous entends bien, dame Delahaye ! Ne vous faites point tourner les sangs, vous énervez les chevaux. Donnez-moi plutôt quelques geslines*et un goret pour que nous puissions faire ripaille demain avec nos dames. Il nous faut fêter honorablement l'entrée de mon fils dans l'apprentissage des armes à la Cour d'Alençon.

– Messire Jehan, j'suis bin aise d'offrir l'goret au jeune seigneur mais vous m'voyez bin peinée pour les geslines vu qu'le r'nard m'les a toutes occises ! C'est bin pour ça d'ailleurs que j'liquide l'canard, ajouta-t-elle en ôtant nerveusement une poignée de plume du croupion de la pauvre volaille. Pour sûr, Seigneur, que vous feriez bin d'monter une battue avec vos v'neurs et vos chiens pour nous débarrasser de c'te sale bestiole ! En attendant pour v'ote banquet, allez donc voiër les moines du prieuré de la Chaisne, y's ont bâti une geslinière où y's rent'ent leurs volailles le soiër, comme ça le r'nard peut point les occire.

– Ça tombe bien, c'est notre direction, je comptais passer voir maître Geslin à la forge. Pendant que je réglerai mes affaires avec lui, vous pousserez jusqu'au prieuré avec les jeunes prétendants de nos sœurs, ajouta-t-il à l'intention de son frère Guillaume. Je pressens, mon frère, que vous aurez plaisir à revoir frère Isaac dont vous appréciez le savoir.

Sur ce, dès que le goret fut maîtrisé et attaché, la troupe se remit en route. Arrivé à la forge, mon père mit pied à terre et je l'imitais comme une partie de ses gens d'armes qui menèrent les chevaux se désaltérer à la rivière Udon toute proche.

Alors que mon oncle, avec le reste de la troupe, passait le gué pour gagner le site du prieuré où les frères élevaient les volailles, mon père lui lança, espiègle :

– Saluez bien frère Isaac pour moi, Guillaume, et demandez-lui donc de venir bénir votre neveu demain avant son départ pour Alençon, afin qu'il commence ses armes sous de bons auspices !

Puis mon père se dirigea vers la forge où maître Geslin œuvrait dans grande foison d'étincelles, martelant sa barre de fer avec une régularité mélodique, composant, avec le ronronnement de la roue et le gazouillis du ruisseau, une aubade champêtre qui raisonnait singulièrement dans la vallée.

Il goûtait ce moment d'extase quand l'ouvrier l'aperçut et sursauta :

– Par sainte Barbe, patronne des forgerons, seigneur Jehan, je ne vous avez point entendu entrer ! Pour sûr, vous venez chercher l'épée que vous m'aviez mandée pour le jeune seigneur ?

En oyant ses paroles je me précipitais, tout émoustillé, rejoindre mon père dans la forge.

– C'est tout juste, Maître Geslin. L'avez-vous terminée ?

– Point plus tard que ce matin, Seigneur ! répondit le forgeron tout en allant décrocher l'arme de la poutre où elle pendait.

– Voyez, reprit-il en la sortant de son fourreau, j'y ai frappé les initiales de votre fils « J C » sur une face du pommeau et l'effigie de Sainte-Catherine-du-Sinaï au revers, pour le mettre sous la protection de cette martyre chrétienne que vénèrent les chevaliers depuis Charles Martel, père de Pépin-le-Bref et grand-père de Charlemagne. Si vous m'en aviez laissé le

temps, Seigneur Jehan, sur les conseils de mon oncle frère Isaac « qui moult* vous affectionne » précisa-t-il en s'adressant à moi, j'aurai gravé l'effigie de ce grand chevalier en écusson sur le fourreau.



Quand j'aperçus l'épée, une vague de bonheur emplît ma poitrine et je m'élançai afin de sauter au cou de mon père pour le remercier. Mais comme j'allais m'esbaudir, il partit dans une colère noire :

– Morbleu ! N'est-ce-point là une vilainerie de votre oncle à mon égard, Maître Geslin ? Il n'est point sans savoir que cette victoire de Charles Martel sur les Sarrasins à « Poitiers » voilà plus de six siècles, fut une cuisante défaite pour nous l'an dernier ! pesta-t-il en toisant le forgeron du

regard. – Frère Isaac ne perdra donc jamais une occasion de me rappeler cette déroute car comme par hasard, c'est juste avant cette bataille, qu'avec d'autres gentilshommes, je fus fait chevalier par le roy Jean le bon, qui pensait ainsi motiver ses troupes. !

Mon père avait saisi l'épée en question et mimait les gestes de l'adoubement,* comme s'il revivait ce moment.

– J'étais fort ému d'être adoubé par le roy en personne, exposa-t-il avec solennité ! Surtout, sous l'œil envieux du frère de notre comte Charles III, le jeune Pierre d'Alençon qui, trop novice pour être fait chevalier, fut moult peiné d'être confié à la garde de deux seigneurs du Poitou, Guillaume de Parthenay dit l'Archiprêtre, et le vaillant chevalier « Jehan Le Meingre » dit Bouciquaut.

– Il avait pourtant presque quinze ans à l'époque, fis-je remarquer à mon père. A sa place, j'aurais assurément été très vexé. Savez-vous, Père, pourquoi le roy ne l'a point adoubé ?

– Il ne devait point souffrir qu'il risquât sa vie, si jeune, car il l'affectionnait moult* fort. Il ressemblait tant au feu Connétable de la Cerda !

– C'est qui celui là, Père ?

– C'était... Mon fils, c'était le frère de notre comtesse d'Alençon « Marie d'Espagne », et donc l'oncle du jeune Pierre, m'expliqua-t-il. C'était surtout « le favori » du roy Jean qui l'estimait fort et qui ne s'était jamais remis de sa perte effroyable. Mais là, en l'occurrence, c'est avant tout que le roy appréhendait l'issue de cette bataille... Quand j'y repense, ça me met hors de moi ! Nonobstant que nous étions grande foison de braves chevaliers et de gens d'armes, comme moi, forts de notre récente reprise de la cité de l'Aigle sous les armes du dauphin Charles (V) (pour l'heure duc de Normandie). Et pourtant, voyez-vous Maître Geslin, malgré notre bravoure et notre supériorité en nombre, l'indiscipline de nos belliqueux barons, opposée aux ruses surnoisées des anglais du Prince Noir, ne présageait rien de bon.

– Et ce Prince Noir, Père, c'est qui ?

– C'est ainsi que l'on nomme le prince Edouard IV de Galles. Ce fils aîné du roi d'Angleterre porte toujours arme et surcot sable (*noir*), alors, on l'a baptisé ainsi. Mais pour l'heure, fit remarquer mon père en se

raclant la gorge pour camoufler son dépit, il en imposait tant qu'à notre grand regret, le roy nous ordonna de quitter le champ de bataille avec notre duc Charles (V) son fils aîné pour éviter que celui-ci ne soit pris ou occis*.

Encore trop affecté par cette récente humiliation, mon père, Jehan III de Carrouges soupira : – C'était grande pitié que de voir au loin tomber tous ces braves hommes d'armes et pire, de voir fuir les autres. Jean de Grailly, le chef des Anglo-Navarrais, avait manœuvré de telle sorte qu'il avait pris en tenaille l'armée du roy Jean resté avec son jeune fils Philippe. Il les obligea, pour ne point périr, à se constituer prisonniers. Depuis lors, ils sont retenus comme otages en Angleterre.

Et comme s'il s'extirpait de la bataille, mon père se redressa hardiment et envoya mon arme se piquer au pied du forgeron avant de conclure en vociférant :

– Sachant cela, Maître Geslin, admettez que ce ne soit point de bon goût, de la part de votre oncle Isaac, de me remuer l'épée dans la plaie, avec son effigie !

– Grand dieu, Messire Jehan, n'allez point vous mettre « Martel » en tête ! D'ailleurs, la vôtre « de bataille » n'eût point lieu à Poitiers proprement dit, mais plus à l'Ouest, à Maupertuis, me semble-t-il ! Et puis, vous n'êtes point sans savoir que frère Isaac ne voit dans cette victoire de Charles Martel que celle de la Chrétienté sur les païens et en cela il honore une des règles de la chevalerie.

– Voilà un argument que mon honneur de chevalier ne peut point rejeter. Mais...

Des bruits de sabots stoppèrent là le débat. Mon oncle Guillaume revenait de sa course.

Père reprit l'épée plantée en terre, l'inspecta et la replaça dans son fourreau avant de se la mettre en bandoulière, puis il remercia le forgeron d'une tape dans le dos :

– Pour ce qui est de l'épée, c'est vraiment du beau travail, Maître Geslin, n'omettez point d'enseigner votre science de la forge à vos hoirs !

– Je m'y entends bien, j'y ai déjà initié Julien, mon aîné, Messire Jehan !... Oh, merci Seigneur ! bafouilla le forgeron pris au dépourvu en

réceptionnant la bourse que mon père lui avait envoyée tout en enfourchant sa monture avec aisance.

– Mon frère ! Nous pouvons peut-être reprendre notre chemin.

– Oui Jehan ! répondit en écho mon oncle Guillaume, la victuaille est déjà emballée et chargée sur le mulet que mène le fils du Maître queux, ajouta-t-il.

– Bon ! Alors, en route ! Nous allons prendre par le sentier qui borde les étangs du moulin de sieur Besnard. Nous aurons vite fait d'y être. A cette époque, le terrain n'est point trop détrempé.

En effet, nous arrivâmes sans encombre au moulin. Mon père héla par trois fois le meunier qui apparut tel un albinos, embué dans un brouillard farineux.

– Nous t'avons réveillé, meunier ! Ne vois-tu point que ton moulin va trop fort ?

Toute la compagnie éclata de rire avant de reprendre en chœur : « son moulin va trop vite, son moulin va trop fort » ! Ce qui fit bien sourire mon père.

– Va donc me chercher le sac de froment que tu me dois de la Saint-Michel et dis-moi si tu as vu Maître Delahaye !

– Pour sûr, Mon Sieur, qu'j'ai 'core vu passer l'équipe des bûcherons c'matin, aux aurores, comme hier et l'jour d'avant. Même que j'les ai entendus bûcher toute la journée jusqu'à y-a-point bin long'temps !

– Ils étaient où donc, Meunier ?

– A coup sûr qu'y'z'étaient à l'ermitage de Blancfit ! Mais y's doivent avoïer fini a'c't'heure !

– Merci du renseignement, mon brave,... ... Et alors !... ... mon sac de farine... tu vas me le chercher.

Le sieur Besnard retourna sans hâte dans son moulin et reparut avec toujours autant d'empressement, un sac sur l'épaule.

– Comment que j'vis, moië, a'c't'heure ? Vous m'prenez toute ma réserve d'hiver !

– Dis donc Meunier, si, au lieu de cuver tes pintes toute la sainte journée, tu t'activais à moudre le blé des pauvres fermiers, ils n'iraient point le porter au moulin de Coupigny à Saint-Sauveur-de-Carrouges !

